

CHANGER DE SEXE ET DE SEXUALITÉ

Les significations genrées des orientations sexuelles

[Emmanuel Beaubatie](#)

Presses de Sciences Po | « [Revue française de sociologie](#) »

2019/4 Vol. 60 | pages 621 à 649

ISSN 0035-2969

ISBN 9782724636109

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-francaise-de-sociologie-2019-4-page-621.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po.

© Presses de Sciences Po. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Changer de sexe et de sexualité

Les significations genrées des orientations sexuelles

Emmanuel BEAUBATIE

Résumé. La sexualité est peu explorée dans les recherches en sciences sociales sur le changement de sexe. Pourtant, elle joue un rôle primordial dans les parcours de transition. Fondé sur une enquête par entretiens et sur des analyses secondaires d'une enquête quantitative, cet article avance que les orientations sexuelles ont des significations genrées qui contribuent à faire ou à défaire l'appartenance à une catégorie de sexe ou à l'autre. Avant la transition, la moitié des femmes trans' étaient des hommes hétérosexuels, tandis que les hommes trans' étaient presque tous lesbiennes. Au fil du changement de sexe, nombreuses sont les femmes trans' qui s'orientent vers l'hétérosexualité féminine, alors que le groupe des hommes trans' se gayifie. Si l'hétérosexualité forge davantage la féminité que la masculinité, l'homosexualité émancipe plus de la première que de la seconde. Toutefois, les orientations sexuelles ont également des significations relatives à la classe : pour les hommes trans' notamment, le fait de se dire gay peut parfois relever d'une logique de distinction.

Mots-clés. GENRE – SEXUALITÉ – MOBILITÉ SOCIALE – APPARTENANCES DE CLASSE – MÉTHODES MIXTES

Au cours des dernières décennies, les trans' ont gagné en visibilité sociale et scientifique. Leurs mobilisations collectives se sont développées et les recherches sur le changement de sexe ont connu une expansion significative (Stryker et Aizura, 2013 ; Schilt et Lagos, 2017). Cependant, certains aspects des vies des trans' demeurent impensés en sciences sociales. La sexualité est l'un d'entre eux. Peu enclin·e·s à s'aventurer sur ce terrain, les chercheur·e·s semblent redouter la critique d'un amalgame entre sexe et sexualité, une crainte qui peut être mise en lien avec la « sexualisation du transsexualisme » (Héroult, 2010, p. 283) opérée par la sexologie au cours des trois dernières décennies. Introduit par Ray Blanchard (1985, 1989), le concept d'« autogynéphilie » a largement été utilisé dans ce courant de pensée. Ce terme désigne le fait, pour des hommes, de ressentir de l'excitation sexuelle à s'imaginer en femme. Le développement des études sur ce sujet a favorisé l'émergence de nouvelles catégories psychiatriques. En 1987, le « travestissement fétichiste » est par exemple introduit dans la section des « paraphilies » du *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM)*. Dans ce contexte, les trans' qui évoquent leur sexualité lors des consultations psychiatriques préalables à leur traitement hormono-chirurgical risquent d'être diagnostiqué·e·s comme souffrant de « paraphilie sexuelle » plutôt que

Je remercie l'ANRS, qui a financé cette recherche, ainsi qu'Alain Giami de m'avoir donné l'opportunité de travailler sur l'enquête « Trans et santé sexuelle » subventionnée par la Direction générale de la santé. Merci à Michel Bozon pour sa relecture et son accompagnement.

de « dysphorie de genre »¹, surtout s'il s'agit de femmes trans'. Ils ou elles peuvent ainsi se voir refuser l'accès aux modifications corporelles, qui ne sont préconisées que dans les cas de « dysphorie ». Cette confusion entre « dysphorie » et « paraphilie » a contribué à faire de la sexualité des trans' un terrain glissant sur lequel les chercheur·e·s en sciences sociales évitent de s'engager.

ENCADRÉ 1. – *Terminologie et trouble grammatical*

Les trans' sont des personnes qui ne se reconnaissent pas dans la catégorie de sexe qui leur a été assignée à la naissance et qui entreprennent d'en changer. Ce seul préfixe est préféré ici au terme « transsexuel·le », d'origine médicale, ou « transgenre », d'origine militante, afin de se situer en dehors des éventuelles controverses qui opposent professionnel·le·s et profanes.

Cet article reposant sur des analyses relatives au genre, il est nécessaire d'y différencier les trans' selon leur catégorie de sexe d'origine et/ou d'arrivée. Les trans' *male-to-female* ou « *MtFs* » désigneront dans l'article les personnes qui ont été assignées au sexe masculin à la naissance et sont devenues des femmes. Celles-ci seront également qualifiées de « femmes trans' ». Quant aux *female-to-male* ou « *FtMs* », ils ont été assignés au sexe féminin à la naissance et sont devenus des hommes. Ils seront aussi appelés « hommes trans' ».

Dans ce texte, les trans' sont le plus souvent désigné·e·s par leur catégorie de sexe d'arrivée. On emploie de ce fait le pronom « elle·s » pour les femmes trans' et le pronom « il·s » pour les hommes trans', bien que, dans un souci de clarté pour l'analyse des événements antérieurs à la transition, on parle parfois au masculin des « futures femmes trans' » et au féminin des « futurs hommes trans' ». L'arbitrage préférentiel en faveur du sexe d'arrivée est donc responsable d'accords qui peuvent paraître fautifs et de formules étranges dans l'article, comme « lorsqu'ils étaient lesbiennes », ou encore « celles qui étaient des hommes hétérosexuels ». Intimement lié au caractère genré de la langue française, ce trouble grammatical accompagne, sans qu'il soit possible de le réduire sensiblement, l'étude de la mobilité sociale de sexe.

La sexualité joue pourtant un rôle primordial dans les parcours de transition. Plutôt que d'aborder le changement de sexe comme un effet secondaire du désir sexuel, cet article explore la sexualité – plus précisément, les orientations sexuelles – en tant que « foyer de la fabrique du genre » (Clair, 2013). Des enquêtes sur les minorités sexuelles ont établi un lien entre genre et sexualité à propos des gays ou des lesbiennes (Rubin, 1992 ; Wittig, [1992] 2007 ; Le Talec, 2008 ; Chetcuti, 2010), mais plus rarement à propos des trans'. Partant de l'hypothèse de M. Bozon (1999) selon laquelle il y a des « significations sociales » aux actes sexuels, ce texte avance que l'hétérosexualité et l'homosexualité – que l'on considère ici à partir du triptyque attirances/pratiques/auto-identification (Bajos et Beltzer, 2008) – ont des significations genrées qui participent pleinement du processus de transition. « Faire le genre » (West et Zimmerman, [1987] 2009) passe par la sexualité (Schilt et Westbrook, 2009). Les orientations sexuelles ont un pouvoir performatif du point de vue du genre : elles contribuent à faire et à défaire l'appartenance à une catégorie de sexe ou à l'autre.

1. La « dysphorie de genre » est la catégorie médicale contemporaine qui a succédé à celle de « transsexualisme » puis à celle de « trouble de l'identité de genre » dans le *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*.

Quelques travaux s'intéressent aux relations entre les personnes trans' et leurs partenaires. Certains montrent que les relations qui préexistaient à la transition se trouvent bouleversées par le changement de sexe (Hines, 2006 ; Hérault, 2013 ; Théron et Collier, 2013). La plupart des recherches sur le sujet se penchent en réalité sur les partenaires, qui peuvent être amené-e-s à réévaluer leurs propres orientations sexuelles (Brown, 2009 ; Platt et Bolland, 2018). D'autres études pointent cependant que, dans bien des cas, les unions ne survivent pas à la transition (Meier *et al.*, 2013). Par ailleurs, compte tenu des approches sexologiques sur le sujet, rares sont les chercheur-e-s qui s'interrogent sur l'intrication entre genre et sexualité chez les personnes trans'. Lorsque de telles analyses existent, elles se concentrent avant tout sur la construction de soi dans le sexe de destination, et portent soit sur les *MtFs* (Mizock et Hopwood, 2016), soit sur les *FiMs*² (Devor, 1993). Si certains travaux incluent les deux types de transition (Iantaffi et Bockting, 2011), ils s'intéressent peu à leurs différences. Ainsi, les travaux sur le sujet n'autorisent pas de véritable comparaison entre les trajectoires des hommes et des femmes trans'.

Pourtant, analyser conjointement les parcours sociosexuels des *FiMs* et des *MtFs* permet de cerner les spécificités propres à la fabrique de chaque sexe. Ces fabriques se réalisant selon des temporalités et des modalités bien distinctes (Beaubatie, 2019a), il importe de se pencher sur les évolutions des orientations sexuelles au fil des biographies et – tout en gardant à l'esprit que les expériences socialisatrices s'articulent plus qu'elles ne se succèdent (Lahire, 1998) – de tenir compte du sens de la mobilité sociale de sexe. Parce qu'ils ou elles passent d'une catégorie de sexe à l'autre, les hommes et les femmes trans' sont, en quelque sorte, des « transfuges de sexe » (Beaubatie, 2017). De ce point de vue, les *FiMs* vivent une ascension tandis que les *MtFs* sont déclassées. Ces deux versants de la mobilité sociale de sexe ne donnent par ailleurs pas lieu aux mêmes expériences, notamment du point de vue de la sexualité. Les orientations sexuelles des trans' prennent place dans des trajectoires genrées qui les modèlent, et qu'elles modèlent en retour.

Le genre et la sexualité sont interdépendants, mais ils sont également liés à d'autres paramètres. Certains travaux de sciences sociales ont investigué la diversité des styles de féminité et de masculinité (Connell, [1995] 2014 ; Skeggs, [1997] 2015) et ont montré en quoi ils sont façonnés par des socialisations différentielles selon les milieux sociaux (Darmon, [2006] 2016 ; Rouyer et Zaouche-Gaudron, 2006 ; Mardon, 2011). De nombreux travaux explorent par ailleurs l'articulation entre classe, genre et sexualité (Pollak, 1982 ; Bozon, 1990 ; Connell, [1995] 2014, Skeggs, [1997] 2015 ; Adam, 1999) dans le contexte de l'homosexualité ou de l'hétérosexualité. Toutefois, rares sont les analyses portant sur les significations de ces orientations du point de vue de la classe. De plus, des recherches émergentes traitent des caractéristiques sociales et sexuelles des trans' et des non-binaires³ (Giami et Beaubatie, 2014 ; Trachman et Lejbowitz, 2018 ; Beaubatie, 2019b) ; ces études établissent que les rapports que ces dernier-e-s entretiennent aux normes de genre et à la sexualité sont intimement liés à leurs trajectoires et profils sociaux. À partir de ces analyses, cet article fait l'hypothèse que les populations qui refusent le sexe qui leur a été assigné peuvent informer sur ce que la sexualité dit des appartenances de classe. Bien que cet article privilégie le genre comme axe d'analyse, il mobilise donc également des indicateurs relatifs au milieu d'origine et à la position sociale.

2. La plupart des travaux académiques sur les trans' se concentrent sur les femmes (*MtFs*) en raison d'une polarisation historique des recherches médicales et scientifiques sur leur cas.

3. Les non-binaires sont des personnes qui ne s'identifient ni comme hommes, ni comme femmes.

Les pages qui suivent explorent les trajectoires sociosexuelles des trans' à partir d'une enquête par méthodes mixtes. La première partie expose les méthodes qualitative et quantitative employées, leurs limites et leur complémentarité. L'article aborde ensuite les parcours de vie de manière chronologique. La deuxième partie porte sur la sexualité avant la transition. Les orientations sexuelles jouent alors un rôle asymétrique pour les *MtFs* et les *FtMs*, les seconds parvenant davantage à s'extraire de leur sexe d'origine par ce biais que les premières. La troisième partie est consacrée à la sexualité pendant et après la transition. On observe alors chez les hommes et les femmes trans' des évolutions croisées des orientations sexuelles, qui contribuent à faire le genre et, dans une certaine mesure, la classe.

Une recherche qui allie méthodes qualitatives et quantitatives

Cette recherche repose sur deux enquêtes. Le volet qualitatif se compose d'entretiens biographiques menés entre 2012 et 2014 auprès de 28 personnes résidant en France et qui estiment poursuivre ou avoir poursuivi un parcours de transition. Les enquêté-e-s ont été recruté-e-s via la diffusion d'un appel à participation par des associations et lieux de sociabilité trans', ainsi que par annonces et messages personnalisés sur des forums internet consacrés au changement de sexe. Le volet quantitatif, quant à lui, consiste en des analyses secondaires de l'enquête « Trans et santé sexuelle » de l'Inserm (dirigée par A. Giami). Menée en 2010 par questionnaire auto-administré diffusé par le biais d'associations trans' et de médecins prenant en charge des trans', cette enquête compte 381 répondant-e-s. Dans les deux échantillons, les enquêté-e-s présentent une diversité de milieux d'origine et de positions sociales. Par ailleurs, l'avancement de la transition est variable du fait des critères inclusifs du recrutement : pouvaient participer tous les individus ayant effectué un changement de sexe social dans toutes ou certaines sphères de leur vie, sans critère de modification corporelle ou de changement de sexe à l'état civil. Les données recueillies sur la sexualité après la transition sont donc plus ou moins fournies, mais des comparaisons sont possibles entre les personnes qui estiment avoir terminé leur transition et celles qui déclarent être encore dans le processus.

Les modes de recrutement mis en œuvre présentent certains effets de sélection. Les associations étant sollicitées comme intermédiaires de recrutement, elles ont pu favoriser une surreprésentation de personnes militantes, dont on peut supposer qu'elles transgressent plus aisément la norme hétérosexuelle. Toutefois, un autre phénomène vient contrebalancer ce biais : les *FtMs*, qui ont plus de propension que les *MtFs* à militer, sont plus difficiles à joindre que ces dernières. Les hommes trans' sont plus réticents à participer aux enquêtes du fait de leur lien historiquement plus distendu avec les expert-e-s scientifiques, médecins mais aussi chercheur-e-s en sciences sociales, qui les ont moins étudiés que les *MtFs*. Ainsi, malgré un engagement militant particulièrement marqué chez eux du fait de leur invisibilité dans le champ médical, ils n'ont presque pas répondu à l'appel à participation à l'enquête qualitative, et ont été rencontrés de manière plus proactive via les lieux de sociabilité et par messages individualisés sur des forums internet. L'adaptation des méthodes de recrutement a permis d'obtenir un échantillon qualitatif équilibré (14 *FtMs* pour 14 *MtFs*), mais les hommes trans' sont moins nombreux que les femmes trans' dans l'échantillon quantitatif, qui compte 96 *FtMs* pour 281 *MtFs*.

Cette recherche repose sur deux échantillons indépendants, mais aussi sur des méthodes d'analyse distinctes. Les entretiens ont été traités à la fois par portraits biographiques et par analyse thématique et structurale, tandis que la base de données de l'Inserm a fait l'objet d'analyses statistiques bivariées et multivariées. Les résultats des volets qualitatif et quantitatif n'ont été mis en regard qu'au stade de l'interprétation, afin d'éclairer au mieux le phénomène à l'étude. En cela, les méthodes mixtes ont été employées selon un design parallèle et convergent (Creswell et Clarck, 2011). Par ailleurs, les volets qualitatif et quantitatif ne sont pas mobilisés de manière tout à fait équivalente : une méthode s'avère ici « dominante » (Tashakkori et Teddlie, 1998). Les méthodes qualitatives permettant de cerner les sens donnés par les individus à leurs orientations sexuelles, elles constituent le cœur des résultats présentés dans cet article. Néanmoins, les analyses quantitatives apportent également des données cruciales dans le sens où elles viennent objectiver les trajectoires relationnelles et les orientations sexuelles des personnes. En définitive, le modèle de méthodes mixtes employé peut être qualifié de « partiellement mixte, concurrent et dominant » (Leech et Onwuegbuzie, 2009).

Les deux volets d'enquête se complètent à différents égards. Contrairement à l'enquête par entretiens, le questionnaire de l'Inserm ne s'inscrit pas dans une approche biographique : il renseigne le sexe du partenaire pour les personnes en couple, ainsi que les attirances actuelles, mais il ne permet pas de savoir ce qu'il en était avant le changement de sexe. En revanche, il inclut des questions sur le fait d'avoir été « marié·e ou pacsé·e par le passé », sur le sexe du ou de la partenaire de ce mariage/Pacs, et sur le fait d'avoir eu un ou plusieurs enfant·s. Dans ce texte, les structures familiales ne constituent pas un objet d'analyse en soi : le passé conjugal, matrimonial et familial est avant tout mobilisé comme un indicateur des orientations sexuelles antérieures à la transition. Mais si les mariages/Pacs et les enfants ont probablement précédé le changement de sexe, ils ont pu intervenir dans l'intervalle de temps qui sépare le début de la transition de la réponse au questionnaire de l'enquête, soit quatre ans en moyenne pour les hommes comme pour les femmes. Toutefois, au regard des données de l'enquête qualitative, qui elle, renseigne l'entière des parcours des trans', il semblerait que les réponses à ces questions fassent quasiment toujours référence à une union et/ou à une famille antérieures à la transition. Les entretiens participent ainsi à l'objectivation permise par l'enquête quantitative, mais ils autorisent aussi et surtout une approche compréhensive. Enfin, le volet qualitatif apporte également des données sur les auto-identifications des personnes du point de vue de leurs orientations sexuelles, auto-identifications qui peuvent être plus ou moins en concordance avec les désirs et les conduites. En définitive, la combinaison des entretiens et des statistiques permet de mobiliser une diversité d'indicateurs relatifs à la sexualité des trans'.

Défaire le genre : l'inégal pouvoir des orientations sexuelles

Avant la transition, il existe trois grands types d'orientation sexuelle. Presque tous les futurs *FtMs* sont lesbiennes, mais seulement la moitié des *MtFs* est gay, tandis que l'autre moitié des femmes trans' change de sexe sur le tard après avoir connu une vie d'homme hétérosexuel. Alors que le lesbianisme permet aux futurs hommes trans' de commencer à s'éloigner de leur assignation de sexe d'origine,

l'hétérosexualité comme l'homosexualité masculine tendent au contraire à réifier la masculinité des futures femmes trans'.

L'empreinte du genre sur les biographies conjugales et familiales

FtMs et *MtFs* n'ont pas les mêmes temporalités biographiques. Tout d'abord, les hommes trans' changent de sexe plus jeunes. L'âge médian du début de leurs transitions est de 25,4 ans, contre 37,4 ans pour les femmes (Figure 1). De plus, leurs trajectoires familiales diffèrent. Le fait d'« avoir été marié·e/pacsé·e par le passé » et d'avoir fait (et non adopté) un ou plusieurs enfant·s est plus répandu chez les *MtFs*. Une proportion de 47,9 % d'entre elles a été mariée ou pacsée par le passé, contre 15,8 % des *FtMs*. Parmi les *MtFs* ayant été mariées ou pacsées, 96,3 % l'ont été avec une femme et, parmi les *FtMs*, 60 % l'ont été avec un homme, sachant néanmoins que, pour eux, l'effectif des mariés/pacsés par le passé est très réduit (n = 15). Par ailleurs, 44,8 % des *MtFs* déclarent avoir eu un ou plusieurs enfant·s contre seulement 8,4 % des *FtMs*. Les hommes trans' étant plus jeunes que les femmes trans', le paramètre de l'âge peut ici introduire un effet⁴, les personnes plus âgées ayant davantage fait des enfants (et été marié·e·s/pacsé·e·s). On remarque aussi que la variable relative aux enfants est également corrélée au passé conjugal, ainsi qu'à la croyance ou non en une religion⁵. Une régression logistique permet de mesurer les effets spécifiques de ces différents paramètres (Tableau 1). Toutes choses égales par ailleurs, les *MtFs* ont toujours 3,5 fois plus de chances d'avoir eu un ou plusieurs enfant·s que les *FtMs*, bien que les effets du mariage/Pacs et de l'âge ne soient pas négligeables. De plus, le groupe des femmes est plus hétérogène que celui des hommes. La population *MtF* se divise en deux ensembles de même taille et aux profils sociaux équivalents en termes de niveau d'éducation et de milieu d'origine : celles qui ont été mariées/pacsées et/ou ont fait des enfants et celles qui n'ont pas connu une telle trajectoire familiale. L'âge en début de transition chez les *MtFs* n'ayant pas eu d'enfant est de 31,2 ans, tandis qu'il est de 45,0 ans chez celles qui en ont eu au moins un : les femmes trans' ayant connu une vie familiale changent de sexe plus tard que celles qui n'en ont pas eu.

Trois grands « profils de trajectoires » (Ferrand et Imbert, 1993) trans' apparaissent. Premièrement, les *MtFs* qui transitionnent tardivement après avoir vécu une vie familiale en tant qu'hommes hétérosexuels. Deuxièmement, les *MtFs* qui changent de sexe plus jeunes sans avoir connu un tel parcours. Troisièmement, les *FtMs* qui, eux, n'ont que rarement fait famille en tant que femmes avant la transition, et transitionnent encore plus jeunes. Le groupe *MtF* semble ainsi plus hétérogène que le groupe *FtM*. Dans l'échantillon qualitatif aussi, les parcours *MtFs* forment deux grands ensembles du point de vue des trajectoires conjugales et familiales, tandis qu'il n'y a pas d'équivalent masculin du profil *MtF* ayant connu une première vie en tant qu'homme. Cette différence de structure entre les groupes des hommes et des femmes trans' est directement liée à la tolérance asymétrique de la transgression de genre. La féminité étant synonyme de déclassé·e·s là où des marqueurs de masculinité sont parfois valorisés chez les filles (Kane, 2006), un homme qui se féminise est davantage stigmatisé qu'une femme

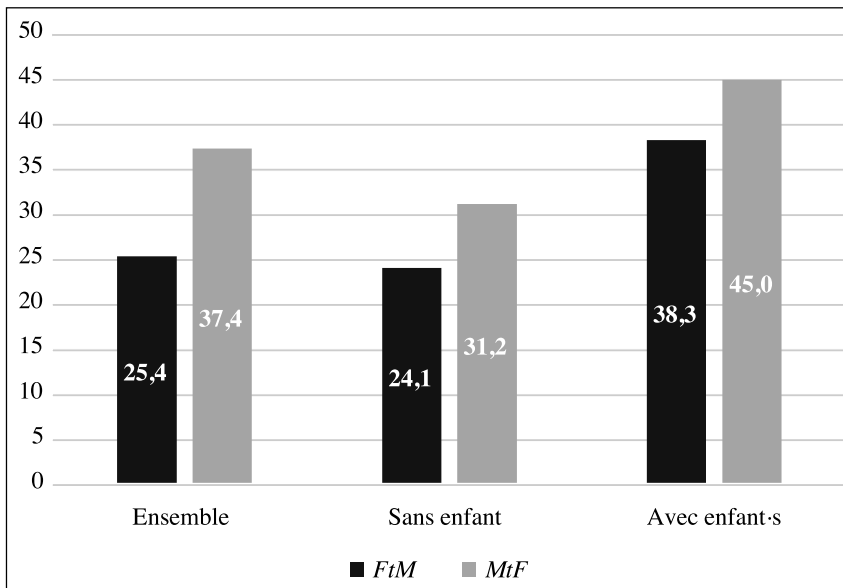
4. L'hypothèse d'un effet de génération peut également être avancée (mais pas vérifiée), les anciennes générations s'engageant plus dans des unions et ayant davantage d'enfants.

5. Les personnes déclarant croire en une religion ont davantage fait des enfants que les autres, un phénomène qui est à la fois lié à l'âge et à la génération : dans l'enquête, les plus jeunes croient moins en une religion que leurs aîné·e·s (et, du fait de leur jeune âge, ils ont également moins fait d'enfants).

qui se masculinise (Court, 2010). Compte tenu de ce double standard, nombreuses sont les futures *MtFs* qui craignent la marginalisation qu'induirait leur féminisation. Celles-là renoncent à changer de sexe au cours de leur jeunesse. Elles tentent de rester des hommes et, souvent, font famille, puis décident finalement d'engager une transition relativement tard dans la vie.

À propos de ce profil de femmes trans', une autre hypothèse possible serait que l'expérience de la parentalité constitue un frein à la transition. Le caractère tardif du changement de sexe pourrait alors être interprété comme une conséquence de l'engagement préalable dans une vie familiale. Cependant, les entretiens biographiques témoignent du fait que l'engagement dans la conjugalité et la parentalité hétérosexuelles constitue, pour la moitié des futures femmes trans', un moyen de mettre le désir de changement de sexe à distance, bien que cela ne soit pas incompatible avec un réel désir d'enfant-s. Les individus ne se découvrent pas trans' à un âge avancé. La différence entre les deux profils *MtFs* repose avant tout sur la stratégie adoptée par la personne pour affronter la stigmatisation : rester un homme et essayer de vivre en tant que tel, ou prendre le risque de changer de sexe. Autrement dit, il ne s'agit pas d'interpréter ce qui fait que les *FtMs* ne transitionnent pas après une première vie familiale en tant que femme, mais ce qui fait que certaines *MtFs* transitionnent si tard après une première vie familiale insatisfaisante en tant qu'homme. Le renoncement provisoire au changement de sexe précède le projet parental : il résulte principalement d'une violente condamnation des premières marques de féminité chez les futures femmes trans'.

FIGURE 1. – **Âge médian du début de la transition chez les hommes et les femmes trans' en fonction du passé familial**



Champ : Hommes et femmes trans'.

Effectif : 322.

Lecture : L'âge médian du début de la transition est de 45 ans pour les *MtFs* qui ont fait des enfants.

Source : Voir Tableau 1.

TABEAU 1. – Avoir eu des enfants : analyse bivariée et toutes choses égales par ailleurs avec pour variables l'âge, le sexe, le passé conjugal et la religion

Analyse bivariée			
Variables	n	%	Test
Âge			***
17-35 ans	7	5,4	
36-50 ans	46	35,4	
51-84 ans	77	59,2	
Sexe			***
<i>FtM</i>	8	6,1	
<i>MtF</i>	124	93,9	
Avoir été marié·e/pacsé·e			***
Non	32	21,6	
Oui	116	78,4	
Religion			***
Non	61	45,2	
Oui	74	54,8	
Analyse toutes choses égales par ailleurs			
Variables indépendantes		Coefficient	Test
Âge			***
17-35 ans		<i>Réf.</i>	
36-50 ans		3,9	
51-84 ans		8,4	
Sexe			*
<i>FtM</i>		<i>Réf.</i>	
<i>MtF</i>		3,5	
Avoir été marié·e/pacsé·e			***
Non		<i>Réf.</i>	
Oui		23,8	
Religion			NS
Non		<i>Réf.</i>	
Oui		1,4	
Constante		0,01	
Cox-Snell R2		0,51	

Champ : Hommes et femmes trans'.

Test : *** $p < 0,01$, ** $p < 0,05$, * $p < 0,1$, NS : non significatif.

Effectif : 356.

Lecture de l'analyse bivariée : Parmi les personnes ayant eu des enfants, 93,9 % sont *MtFs* et 6,1 % sont *FtMs*.

Lecture de l'analyse toutes choses égales par ailleurs : Indépendamment de l'âge, du passé conjugal et du fait de croire ou non en une religion, les *MtFs* ont 3,5 fois plus de chances que les *FtMs* d'avoir eu un ou plusieurs enfants.

Source : Enquête « Trans' et santé sexuelle » de l'Inserm, 2010, sous la direction scientifique d'A. Giami, financée par la Direction générale de la Santé.

L'hétérosexualité masculine ou se ranger

Les femmes trans' s'engagent souvent dans une première vie en tant qu'hommes hétérosexuels à la suite de violences qui les dissuadent de transitionner. Les premières marques de féminité dont elles témoignent sont généralement perçues par les autres comme des signes d'homosexualité. Présumées gays, c'est principalement en tant que telles que les futures *MtFs* sont agressées, cette orientation sexuelle constituant l'ultime menace de la masculinité pour les hommes (Sedgwick, [1985] 1990). Face à la violence de leurs pairs, ces futures *MtFs* peuvent tenter de dissimuler leurs aspirations à la féminité, et afficher une certaine virilité. Elles incarnent alors différents types de masculinité, qui dépendent pour une grande part de leur milieu d'origine. Celles qui sont issues de milieux populaires ont tendance à opter pour la force physique (Singly, 1993 ; Connell, [1995] 2014), ce qui présente l'avantage de limiter les soupçons d'homosexualité là où des masculinités caractéristiques de milieux plus aisés s'avèrent moins efficaces (Chauncey, 1994).

À quatorze ans, Brigitte subit une agression homophobe qui la convainc non seulement de rester un homme, mais aussi de développer une personnalité portée sur la violence :

« Il y avait l'école de filles, l'école de garçons. Et, à partir de ce moment-là, j'ai appris à courir. Parce que, de par mes attitudes, on n'arrêtait pas de m'agresser, de me taper, de m'insulter. Jusqu'à l'âge de quatorze ans où, là, je me suis révoltée. Je suis devenue très violente. Et, à partir de là, on m'a laissée tranquille. On me traitait de fou, mais on me laissait. On me regardait de loin. [...] Se faire battre tous les jours, à un moment... Et puis, même avec mon père, c'était assez difficile parce qu'il me traitait de pédé, de machins comme ça, donc c'était difficile. À partir d'un moment, j'ai décidé de devenir un garçon. À quatorze ans, j'ai décidé de devenir un garçon. Et, à partir de ce moment-là, je suis devenu très violent, hyper-violent. J'en ai même eu peur moi-même parce que je ne contrôlais plus du tout cette violence. Tous les coups qu'on me donnait, je les rendais avec une extrême violence. On se méfiait de moi et on me laissait tranquille. En l'espace de six mois-un an, on s'est rendu compte que j'étais une personne qu'il ne fallait pas chatouiller. Après, j'étais tranquille. C'est tout ce qu'on m'avait fait qui... Je me suis protégée comme ça et j'ai commencé à me travestir. » (Brigitte)⁶.

Bien que Brigitte finisse par perdre le contrôle de sa conduite, jouer ce rôle masculin n'est au départ rien d'autre qu'un moyen de se protéger. Une fois sa sécurité assurée, cette future *MtF* s'autorise à se travestir en femme en coulisse de sa vie sociale masculine, au cours de laquelle elle connaîtra mariage et enfants. Les *MtFs* issues de milieux plus dotés, en termes de capital culturel notamment, ne se construisent pas sur le même mode avant la transition, bien qu'elles aient également recours au travestissement. Elles se décrivent rétrospectivement sur un mode plutôt passif, comme des jeunes hommes se laissant porter par les codes d'une masculinité qui se réalisera lentement par la progression scolaire et professionnelle.

Dans les domaines amoureux et familial aussi, les *MtFs* se décrivent souvent comme des spectatrices de leurs propres vies. Avant la transition, le champ des possibles se limite souvent, comme chez Véra, au mariage hétérosexuel et à la paternité :

« C'était comme ça quoi. J'ai suivi parce qu'il fallait le faire. Elle (son ex-épouse), elle était avec un garçon [Véra, avant sa transition]. Moi, étant garçon, il fallait que je sois avec une fille, donc voilà. [...] ça correspondait à ma vie. J'avais réfléchi à essayer de m'élever

6. Brigitte, 52 ans, routière en reconversion en usine (même employeur), née en France. Père : tailleur. Mère : gardienne. Enfants : oui.

au niveau professionnel. Le droit, ça n'avait pas marché. Le sport, ce que j'avais commencé, ça n'était pas terrible. Et, au niveau de mes relations amoureuses, je ne construisais rien avec les filles que je rencontrais. Donc là, je me suis dit : "Il faut que tu te maries, que tu aies un travail fixe, que tu aies des enfants. Ça va te stabiliser." C'est ce que j'ai fait.

– Parce qu'il fallait le faire ?

Oui, c'est venu comme ça. » (Véra)⁷.

Véra suit le chemin étroit de la masculinité acceptable, celle qui invite les hommes à se « ranger » après avoir vécu une jeunesse diversifiée (Bozon, 1990). La mise en couple et l'accès à la parentalité donnent souvent un espoir de normalisation. Toutefois, ces *MtFs* s'investissent peu dans leur union. Leur rapport au couple correspond à l'expérience qu'en font un certain nombre d'hommes cis⁸ (c'est-à-dire non trans') qui entretiennent la relation par leur seule présence tandis que leurs compagnes nourrissent plus activement le lien (Bozon, 2016). Néanmoins, pour ceux qui deviendront des femmes, cette passivité s'apparente à une forme de fatalisme. Dans l'extrait suivant, Nathalie s'interroge sur les raisons qui ont motivé son mariage :

« Ça montait en moi de plus en plus. Je vivais ma double vie. Ça devenait chiant.

– Avec Laurence (son ex-femme), ça se passait comment de ce côté-là ?

Mal à ce niveau-là. Mais elle ne savait pas vraiment. Alors pourquoi je me suis mariée, tout ça ? Des enfants, j'en voulais. Mais pourquoi je me suis mariée ? Parce que, pour moi, il n'y avait pas d'issue de secours pour pouvoir vivre à l'époque... tu vois, c'étaient les années 80... alors il y en avait, mais c'était toujours très compliqué, dans la prostitution ou autre. Moi, ça n'était pas cette vie-là que je voulais. Je me l'interdisais d'une certaine façon. Je regardais les émissions, mais ça s'arrêtait là. Je ne pouvais pas le vivre. Je m'étais dit : "Tu es obligée d'être qui tu es comme tu es. Tu vis cette vie-là avec une double vie." Je montais exponentiellement comme ça. Ça montait, cette double vie montait de plus en plus. Très compliquée à mener. C'était comme ça parce que je ne pouvais pas faire autrement. Donc je me suis mise dans un moule. » (Nathalie)⁹.

Cette *MtF* se résout à se conformer à un modèle « hégémonique » (Connell, [1995] 2014), celui de l'homme hétérosexuel marié avec emploi stable (elle est enseignante dans le secondaire). C'est entre autres le spectre de la prostitution qui la conduit à s'engager dans une vie au masculin. Bien que Nathalie attribue cette crainte aux femmes trans' de sa génération, l'angoisse de la marginalisation traverse les âges et les époques, mais elle est particulièrement prégnante chez les personnes qui se sont vues transmettre un certain nombre de capitaux par leurs parents. Par ailleurs, le discours de cette *MtF* révèle bien que ce n'est pas l'expérience de la paternité qui retarde la transition (cette question étant évacuée dès le début de sa réponse), mais bien l'appréhension d'un possible déclassement. Dans ce contexte, le couple hétérosexuel – même s'il est vécu sans conviction – confère un statut qui apaise pour un temps. Cette première vie en tant qu'homme s'accompagne d'une pratique régulière du travestissement.

La double vie est caractéristique des parcours des femmes trans' qui ont fondé une famille. Avant leurs transitions, ces *MtFs* concilient une vie officielle en tant qu'hommes et une vie, plus ou moins clandestine, en tant que femmes. Ces deux

7. Véra, 62 ans, éducatrice sportive, née en France. Père : directeur d'auto-école, gérant d'une agence immobilière et d'un cabinet d'assurances. Mère : au foyer. Enfant-s : oui.

8. « Cis' » est l'antonyme de « trans' ». Ce terme désigne les personnes qui s'identifient à la catégorie de sexe qui leur a été assignée à la naissance.

9. Nathalie, 55 ans, enseignante dans le secondaire, à la retraite, née en France. Père : technicien supérieur (fonctionnaire). Mère : contrôleur des douanes. Enfant-s : oui.

existences sont généralement étanches, un phénomène particulièrement bien observable chez Anne qui, au moment de notre entretien, est en passe d'initier la médicalisation de son changement de sexe. N'ayant pas encore officiellement fait sa transition sociale, elle dissocie sa vie au féminin de sa vie de père de famille en disant être son propre « frère » :

« J'ai une vie de fille et une vie de garçon. Je suis bisexuelle. Mon frère ne sort qu'avec des filles et, moi, je ne sors qu'avec des garçons.

– Ton frère ?

Mon frère, c'est moi en garçon.

– Tu as deux vies donc ?

Oui, il y a la vie d'Anne et la vie de son frère. J'ai vraiment deux vies. Mon frère travaille, ça lui prend du temps. Mon frère a aussi eu des enfants, donc des fois, il les a le week-end. Mais dès qu'il me fout la paix, je suis en fille, même pour moi, même dans l'appart. Donc, aujourd'hui, j'ai certaines contraintes : le travail, les enfants. Ma fille le sait, mon fils ne le sait pas. J'ai vraiment deux vies. Mon frère travaille, il a ses enfants, et moi j'ai tout le reste. J'ai une vie en association... J'ai vraiment deux vies. Je le vis bien, je suis bien dans ma tête. Mes voisins le savent. Je suis une nana qui va faire ses courses comme tout le monde au Super U le week-end. J'ai même deux téléphones, un pour mon frère et un pour moi. » (Anne)¹⁰.

La double vie de cette *MtF* est relativement équilibrée comparée à celle de la plupart des femmes trans', qui ne s'autorisent à se travestir qu'en secret. Le travestissement masculin fait l'objet de beaucoup de fantasmes dans le sens commun, les médias et les classifications psychiatriques, qui le présentent comme une « paraphilie ». Pourtant, pour les futures femmes trans', il apparaît comme un simple compromis. Cette existence clivée mène le plus souvent – mais pas toujours – au divorce, et les séparations sont généralement des moments favorables à l'engagement officiel dans la transition.

Les gays sont des hommes, les lesbiennes ne sont pas des femmes

L'autre moitié des femmes trans' transitionne plus jeune, après une brève trajectoire homosexuelle. Les milieux sociaux d'origine et les niveaux d'éducation de ces *MtFs* ne se distinguent pas de ceux des *MtFs* qui ont connu un parcours hétérosexuel, mais leurs positions sociales au moment de la transition ne sont pas les mêmes. Pour beaucoup, elles n'ont pas encore d'emploi stable. Elles sont alors plus vulnérables face à la stigmatisation et aux discriminations, d'autant qu'à la différence des jeunes hommes trans', elles bénéficient rarement d'un soutien parental : pour les parents aussi, une promotion de sexe est plus acceptable qu'un déclassement. En changeant de sexe avant d'avoir un travail fixe, ces *MtFs* savent qu'elles risquent la marginalisation. Ainsi, nombre d'entre elles se font passer pour homosexuels. Se dire gay permet de maintenir l'illusion de la masculinité. En cela, la fonction de cette orientation sexuelle est proche de celle de l'hétérosexualité masculine : elle est vécue comme un compromis permettant de retarder la transition et les risques sociaux qui peuvent l'accompagner. Pour Audrey, passer pour homosexuel était avant tout une stratégie.

10. Anne, 52 ans, cheffe d'entreprise (PME), née en France. Père : cadre commercial. Mère : médecin. Enfants : oui.

« Je laissais véhiculer l'image homosexuelle, qui était un petit peu mieux acceptée. Dire qu'on est une femme alors qu'on est dans le corps d'un homme, c'était transgressif et intolérable pour les autres. [...] J'ai connu des couples homosexuels qui vivaient très bien leur situation sexuelle au Mexique. Ça ne pose pas de problème. Ils sont intégrés. Il n'y a pas vraiment de quartiers spécifiques, sauf à Mexico, pour les gays. Ils sont bien intégrés dans la société. Ils sont tolérés. Il y a des agressions homophobes comme partout, mais... Les gens s'en fichent, en fait. Les gens s'en fichent. Par contre, la transidentité... Quand on dit qu'on est une femme dans le corps d'un homme, alors là, ça peut engendrer des agressions verbales et physiques. [...] Donc mes études, je les ai continuées en cachant ma transsexualité. Je jouais un rôle. C'était un rôle de protection. Dans ma tête, c'était clair que je n'étais pas homosexuel. Ça me faisait rigoler quand il y avait des jeunes garçons homos qui venaient me parler pour des histoires d'homos. Moi je me disais : "Ça n'est pas ma situation !" » (Audrey)¹¹.

L'étiquette gay permettra à cette *MtF* d'avancer dans son parcours universitaire et d'accéder à la profession d'enseignante avant d'entamer sa transformation. Les futures femmes trans' se heurtent néanmoins à la perception que leurs compagnons et amis homosexuels ont d'elles, et cette incompatibilité les amène à s'engager relativement jeunes dans la transition, souvent avant d'avoir un emploi stable. Dans une certaine mesure, l'orientation sexuelle contribue à modeler les temporalités biographiques des *MtFs*. Si la décision intervient plus tôt chez celles qui sont gays, c'est peut-être qu'elle est moins coûteuse pour elles que pour celles qui bénéficient des privilèges dévolus aux hommes hétérosexuels, en particulier aux hommes hétérosexuels qui sont pères, sachant que ce statut parental constitue un accélérateur de carrière dans certains corps de métier (Gadéa et Marry, 2000). Néanmoins, dans un cas comme dans l'autre, l'orientation sexuelle initiale des femmes trans' vise avant tout à retarder le changement de sexe.

Pour les futurs *FtMs*, à l'inverse, le lesbianisme est le seuil de la transition. Cette orientation sexuelle leur permet de quitter la catégorie femme en tant qu'« Autre » du masculin (Beauvoir, [1949] 1986). Selon Monique Wittig, les lesbiennes « ne sont pas des femmes » ([1992] 2007, p. 63) car elles peuvent échapper à la domination masculine dans la sphère domestique et conjugale. C'est ce qui différencie la perspective de M. Wittig de celle de Simone de Beauvoir : chez M. Wittig, non seulement « on ne naît pas femme », mais on ne le devient pas forcément. L'orientation lesbienne constitue pour les futurs *FtMs* une prise de distance vis-à-vis des rapports sociaux de sexe et, plus spécifiquement, vis-à-vis de la place des femmes dans ces rapports sociaux. Ce phénomène se ressent moins dans les récits que font les hommes trans' de leur homosexualité prétransition que dans ceux du rejet qu'ils avaient alors de l'hétérosexualité féminine. Avant leur changement de sexe, être une femme hétérosexuelle était inenvisageable, comme en témoigne le discours de Benjamin, qui était pourtant déjà attiré par des hommes à l'époque :

« Quand j'étais tout seul dans ma chambre, je pouvais me dire : "Ouais bon effectivement, j'aime bien les mecs. Bon, tant pis, ça n'est pas grave." Mais je crois que, socialement, c'était juste une étiquette que je ne pouvais pas porter. Je n'allais pas supporter le fait de bien aimer les mecs. Parce que si on m'avait collé l'étiquette hétéro ou bi, ça aurait été me poser en tant que fille ou je ne sais pas. Ça m'aurait emmerdé. En plus, maintenant, je n'ai plus du tout de problème à dire que j'aime bien les mecs. Alors que, pendant des années, c'est quelque chose que, socialement, j'ai rejeté d'une force phénoménale.

– Et maintenant que tu t'affirmes en tant que garçon, ça change des choses ?

11. Audrey, 38 ans, enseignante dans le secondaire et chargée de mission à la chambre de Commerce, née au Mexique. Père : procureur. Mère : secrétaire de direction. Enfants : non.

Oui, ça change des choses. Parce que, du coup, comme je me pose en tant que mec, du coup, socialement, si je dis : "Oui j'aime bien les mecs", les gens vont juste me penser pédé et ils ne vont plus me mettre l'étiquette hétéro." (Benjamin)¹².

Le souci des futurs *FtMs* de ne pas passer pour une femme hétérosexuelle n'a pas d'équivalent chez les *MtFs*, la moitié d'entre elles étant d'ailleurs en couple avec un homme avant la transition. Ce n'est pas l'orientation hétérosexuelle en elle-même qui pose problème aux hommes trans', mais bien sa déclinaison féminine. À travers le rapport de pouvoir qu'elle peut instaurer avec le partenaire, celle-ci semble les assigner fortement au sexe féminin. Ainsi, les futurs *FtMs* empruntent presque tous la voie de l'homosexualité féminine, qui leur permet aussi d'apprivoiser la masculinité.

Le lesbianisme autorise une progressive masculinisation. Parfois, les *FtMs* évoquent leur orientation sexuelle passée dès que je pose la question qui ouvre l'entretien : « Vous avez fait une transition. Est-ce que vous pouvez me dire comment tout a commencé ? » Dans son enquête qualitative menée auprès de *FtMs*, Holly Devor (1993) fait le même constat : chez les hommes trans', le commencement du changement de sexe est intriqué avec le lesbianisme. Marin décrit une frontière impalpable entre homosexualité féminine et identification au masculin :

« Quand j'étais gouine, je me définissais comme *butch*¹³. Et, du coup, pour moi, le fait d'être trans' maintenant, c'est lié. C'était un peu une continuité. Pour moi, c'est un truc un peu logique. Il y a plein de gens pour qui ça ne l'est pas, qui ne sont pas gouines avant. Pour moi, c'était un truc assez fluide. Il n'y a pas de coupure ou quoi. » (Marin)¹⁴.

Malgré ce que suppose Marin des autres *FtMs*, peu d'entre eux le contrediraient sur le caractère linéaire du passage de lesbienne à trans'. Théorisée par Gayle Rubin (1992) et Jack Halberstam (1998), cette linéarité se confirme empiriquement. La resignification de certains codes de masculinité par les *butchs* permet d'engager un processus de masculinisation qui discrédite bien moins que la féminité des « folles » en milieu homosexuel masculin (Le Talec, 2008). Mais encore faut-il que cette masculinisation ne soit pas jugée excessive. Croyant échapper à leur sexe en étant des femmes homosexuelles, certains futurs hommes trans', comme Christian, s'y trouvent finalement rappelés :

« Je ne me sentais pas comme ce qu'ils attendaient d'une lesbienne. Je me sentais de plus en plus mal dans la communauté en fait. Je n'arrivais pas à savoir pourquoi. Mais j'avais l'impression juste que je ne correspondais pas au truc qu'on attendait pour être une bonne lesbienne. Je n'arrive pas à dire... Si y avait aussi un truc de look qui était hyper fort. [...] Il y avait déjà tout ce discours débile de : "Ah ben non moi je suis lesbienne ça veut dire que j'aime une fille qui ressemble à une fille, pas masculine, tout ça." Bon donc là déjà je me retrouvais plus du tout du tout parce que j'étais assez masculine. Mais déjà en fait, j'étais très masculine à l'époque. » (Christian)¹⁵.

Dans le discours des personnes qui jugent ici l'apparence de Christian, une « bonne lesbienne » apparaît comme étant masculine, mais pas trop. Il y a aussi une dimension qualitative à cette conception mesurée de la masculinité, notamment du point de vue

12. Benjamin, 22 ans, diplômé en édition à la recherche de son premier emploi, né en France. Père : professeur des écoles. Mère : professeure des écoles. Enfant-s : non.

13. Le terme « *butch* » désigne des lesbiennes investissant certains codes conçus comme masculins.

14. Marin, 25 ans, étudiant en L3 de sociologie, né en France. Père : professeur des écoles. Mère : professeure des écoles. Enfant-s : non.

15. Christian, 31 ans, éducateur spécialisé, né en France. Père : agent de police. Mère : au foyer. Enfant-s : non.

de la position sociale et du milieu d'origine. Christian est éducateur spécialisé, fils d'un agent de police et d'une mère au foyer. Il se peut que la masculinité qu'il investissait en tant que lesbienne avant la transition ait été perçue par certaines de ses interlocutrices comme une masculinité d'origine populaire. En cela, ce *FtM*, qui lui aussi se disait *butch*, incarnait vraisemblablement un style de « masculinité marginalisée » (Connell, [1995] 2014) aux yeux de certaines. Apparu aux États-Unis dans les années 1930, ce terme, *butch*, désignait d'ailleurs à l'origine des femmes ouvrières au corps robuste et à l'allure virile. Les *butchs* ne font pas l'unanimité parmi les lesbiennes, chez qui la figure de l'androgynie, associée à des corps filiformes, s'avère être plus consensuelle, du moins en France (Chetcuti, 2010). Ainsi, si de nombreux hommes trans' décrivent un processus de désidentification aux lesbiennes, il y en a aussi qui n'ont jamais véritablement trouvé leur place parmi elles. Dans les deux cas, il en résulte que, à un certain stade, au milieu de la vingtaine en moyenne, les futurs *FtMs* en viennent à changer de sexe.

Faire le genre et la classe à travers la sexualité

Les orientations sexuelles structurent la marche vers la transition, mais aussi la construction de soi dans le sexe de destination. Alors que le lesbianisme peut aider certains *FtMs* à s'extraire du sexe féminin, l'hétérosexualité féminine permet aux *MtFs* de le rejoindre. À l'inverse, on observe une hausse de l'homosexualité masculine parmi les *FtMs* au fil de leurs transformations. Chez les hommes trans', le fait de s'identifier comme gay peut parfois contribuer à la socialisation dans le nouveau sexe, mais aussi en partie à une socialisation de classe.

Des orientations sexuelles qui évoluent différemment selon le sexe

Les hommes et les femmes trans' connaissent des évolutions croisées du point de vue de la sexualité. Chez les femmes trans', il y a cependant des nuances entre les personnes qui ont connu une première vie en tant qu'hommes et celles qui ont transitionné jeunes. Pendant la transition, celles qui n'ont pas eu d'enfant-s par le passé et sont actuellement en couple déclarent un partenaire de sexe masculin à 46,7 % (Tableau 2) et une attirance « plutôt ou uniquement » pour des hommes à 57,8 % (Tableau 3), des chiffres qui s'élèvent à 53,6 % et à 66 % une fois la transition achevée (Tableaux 2 et 3)¹⁶. Celles qui ont fait famille en tant qu'hommes hétérosexuels sont seulement 10,5 % à déclarer un partenaire masculin pendant la transformation, contre 34,8 % après ; par ailleurs, leur attirance pour les hommes (« plutôt ou uniquement ») passe de 25,7 % à 40,9 %. La modification des désirs et des pratiques au fil de la transition et après est donc particulièrement remarquable chez les *MtFs* ayant été des hommes hétérosexuels, sachant que le fait d'être en relation avec des hommes et/ou attirées par eux constitue pour elles un bouleversement de leurs vies d'avant, qu'elles avaient longuement construites avec des femmes.

16. Les Tableaux 2 et 3 comparent le sexe du partenaire actuel et les attirances chez deux groupes différents : les personnes qui déclarent n'avoir pas achevé leur transition et celles qui déclarent l'avoir achevée. Il ne s'agit pas des mêmes individus que l'on suit au fil du temps. On ne sait donc pas si celles et ceux dont le changement de sexe n'est pas terminé l'achèveront un jour.

On observe toutefois que ces femmes trans' sont bien moins nombreuses à déclarer un partenaire masculin après la transition que celles qui ont été gays. L'enquête qualitative fournit quelques pistes d'interprétation de ce phénomène. Il est en partie lié à la survie, pour certaines, de leur relation antérieure avec leur compagne, là où les relations avec des hommes gays ne se poursuivent jamais au-delà du changement de sexe. Du côté des partenaires, tout se passe comme si le passage ou le retour à l'hétérosexualité était moins aisé que la conversion à l'homosexualité, sachant toutefois qu'il s'agit ici d'homosexualité féminine et que les compagnes en question continuent, pour beaucoup, à se dire hétérosexuelles. Les couples (lesbiens) préalables des *FtMs*, quant à eux, perdurent davantage que ceux des *MtFs* qui ont été gays, une asymétrie qui révèle la force de la socialisation à l'hétérosexualité chez les femmes. Si les lesbiennes ne sont pas des femmes tandis que les gays restent des hommes, elles sont malgré tout plus enclines que ces derniers à (re)faire couple avec l'autre sexe (bien que, compte tenu de leur socialisation de genre initiale, des partenaires *FtMs* ne soient pas assimilables à des partenaires masculins cis'). Néanmoins, de nombreux hommes trans' expérimentent malgré tout une séparation au cours de la transition, ce qui influe sur l'évolution des orientations sexuelles au sein de ce groupe.

Le groupe des *FtMs* tend à s'homosexualiser – en l'occurrence, à se gayifier – au fil du temps. Parmi les *FtMs* déclarant être en couple, 76,7 % le sont avec une femme pendant la transition, un chiffre qui chute à 50 % après. En revanche, la déclaration d'un partenaire masculin passe de 2,3 % à 28,6 %. De même, tandis que 85,3 % des *FtMs* se disaient attirés plutôt ou uniquement par des femmes avant la fin de leur parcours, seulement 56,2 % maintiennent cette affirmation par la suite. Quant à l'attirance pour les hommes, elle passe de 10,3 % à 37,5 %. Toutefois, cette attirance déclarée pour les hommes est variable selon le capital scolaire détenu par les individus. Alors qu'un quart des *FtMs* ayant fait des études supérieures se dit plutôt ou uniquement attiré par des hommes, la proportion n'est que de 6,8 % parmi les personnes titulaires du baccalauréat ou d'un diplôme inférieur (Tableau 4). Du côté des *MtFs*, il n'existe pas de lien significatif entre les attirances déclarées et le niveau d'éducation : seule la tendance à l'homosexualisation masculine est inégalement répartie dans l'espace social de classe.

Les tendances à l'hétérosexualisation des *MtFs* et à l'homosexualisation des *FtMs* doivent être prises avec précaution. Ce sont ici des évolutions qui sont mises en évidence, mais pour chaque profil de parcours – *FtMs* qui ont été lesbiennes, *MtFs* qui ont été hétérosexuels, *MtFs* qui ont été gays – les attirances de l'avant-transition perdurent, dans une certaine mesure, après. Les *FtMs* restent attirés par des femmes à 56,2 %, et 50 % de ceux qui ont un partenaire stable après la transition disent qu'il s'agit d'une femme. Les femmes trans' qui ont été des hommes hétérosexuels demeurent attirées plutôt ou uniquement par des femmes à 45,4 %, et celles en couple ont en majorité une partenaire féminine après la transition (56,5 %). Enfin, celles qui ont été gays demeurent attirées par des hommes à 66 % et, pour celles qui sont en couple après la transition, elles déclarent un partenaire masculin à 53,6 %. Par ailleurs, un possible biais est à prendre en compte dans l'hétérosexualisation du groupe des *MtFs*. Les femmes trans' risquant particulièrement de recevoir un diagnostic de « paraphilie » et de se voir refuser certains traitements de ce fait (voir introduction), elles peuvent avoir tendance à se surdéclarer hétérosexuelles auprès des médecins mais aussi des chercheur-e-s, sachant que l'enquête quantitative était menée par l'Institut national de la santé et de la recherche médicale (Inserm). Néanmoins, les entretiens menés avec des femmes trans' témoignent de l'importance symbolique et matérielle de l'orientation hétérosexuelle au cours de leurs transitions.

TABEAU 2. – Sexe du partenaire chez les hommes et les femmes trans’ en couple selon que la transition est achevée ou non

	FtM		MtF sans enfant*		MtF avec enfant-s		Test	
	n	%	n	%	n	%	X2	p
Sexe du partenaire actuel								
Transition achevée							11,9	< 0,05
Femme	7	50,0	4	14,3	13	56,5		
Homme	4	<u>28,6</u>	15	<u>53,6</u>	8	<u>34,8</u>		
Trans’**	3	21,4	9	32,1	2	8,7		
Transition non achevée							37,6	< 0,01
Femme	33	76,7	10	33,3	34	89,5		
Homme	1	<u>2,3</u>	14	<u>46,7</u>	4	<u>10,5</u>		
Trans’	9	21	6	20	0	0		
Ensemble							45,7	< 0,01
Femme	42	68,9	19	27,1	49	75,4		
Homme	6	9,8	33	47,2	14	21,5		
Trans’	13	21,3	18	25,7	2	3,1		
Total	61	100	70	100	65	100		
Sans partenaire	34	35,4	69	54,8	67	45,6		

Champ : Hommes et femmes trans’ ayant actuellement un partenaire stable.

Effectif : 196.

Lecture : 28,6 % des FtMs en couple et qui estiment leur transition achevée ont pour partenaire un homme.

Source : Voir Figure 1.

* Le critère des enfants permet ici de distinguer les deux profils MtFs (celles qui ont été des hommes hétérosexuels avant la transition, et celles qui ont été gays).

** Le questionnaire ne permet pas de savoir si le partenaire est FtM ou MtF.

Note : Un élément important mais difficile à interpréter apparaît dans ce tableau : les MtFs qui n’ont pas fait famille ont, pour un cinquième de celles en cours de transition, un-e partenaire trans’, une proportion qui s’élève à un tiers chez celles ayant achevé leur transition. Les données qualitatives ne corroborent pas ces résultats, aucune MtF interrogée n’étant en relation avec une personne trans’. Cette configuration étant par ailleurs absente dans la littérature scientifique, une enquête plus approfondie serait nécessaire pour explorer ce phénomène.

L’hétérosexualité, fabrique de la féminité

En début de transition vers le sexe féminin, l’hétérosexualité satisfait une recherche de validation par le regard masculin. Ce phénomène peut être interprété au regard des représentations différentielles des sexualités féminine et masculine. Dans l’enquête « Contexte de la sexualité en France » (CSF), l’opinion selon laquelle les hommes auraient naturellement plus de besoins sexuels que les femmes l’emporte dans toutes les générations et chez les deux sexes (Bajos *et al.*, 2008). La sexualité masculine est majoritairement renvoyée au registre de la biologie tandis que la sexualité féminine est pensée comme une réponse affective au désir masculin. Les femmes trans’ n’ont pas des représentations plus genrées que les femmes en population

générale, au contraire : une proportion de 30,6 % des femmes trans', contre 35,3 % des femmes en population générale, se dit « tout à fait d'accord » avec l'affirmation selon laquelle « par nature, les hommes ont plus de besoins sexuels que les femmes ». Cependant, à la différence des femmes cis', les *MtFs* en début de transition s'attachent, d'une certaine manière, à prouver qu'elles sont désormais des femmes. Cela implique de parvenir à susciter le désir masculin. En cela, le désir des hommes est constitutif non seulement du désir des femmes, mais aussi de leur catégorie de sexe.

TABLEAU 3. – *Attirances sexuelles des hommes et des femmes trans' selon que la transition est achevée ou non*

Attirances	<i>FtM</i>		<i>MtF</i> sans enfant*		<i>MtF</i> avec enfant-s		Test	
	n	%	n	%	n	%	X2	p
Transition achevée							8,8	0,06
Plutôt ou uniquement des femmes	9	56,2	11	23,4	20	45,4		
Les deux	1	6,2	5	10,6	6	13,6		
Plutôt ou uniquement des hommes	6	37,5	31	66	18	<u>40,9</u>		
Transition non achevée							47	< 0,01
Plutôt ou uniquement des femmes	58	85,3	31	37,3	45	60,8		
Les deux	3	4,4	4	4,8	10	13,5		
Plutôt ou uniquement des hommes	7	10,3	48	57,8	19	<u>25,7</u>		
Ensemble							59,3	< 0,01
Plutôt ou uniquement des femmes	68	80	42	31,6	65	54,2		
Les deux	4	4,7	9	6,8	16	13,3		
Plutôt ou uniquement des hommes	13	15,3	82	61,6	39	32,5		

Champ : Hommes et femmes trans'.

Effectif : 338.

Lecture : 85,3 % des *FtMs* estimant n'avoir pas encore achevé leur parcours de transition se sentent attirés plutôt ou exclusivement par des femmes.

Note : * Voir Tableau 2.

Source : Voir Figure 1.

Au cours de la transition, toutes les femmes trans' en viennent, plus ou moins durablement, à l'hétérosexualité féminine et à ce qu'elle suppose en termes de séduction. Cette assignation, que les *FtMs* refusent avant leur transition, les *MtFs* la recherchent pendant, et cela dans tous les milieux sociaux. Se rappelant le début de sa transition, Giulia évoque sa quête de sexualisation par les hommes :

« J'ai eu une période où j'ai eu beaucoup beaucoup d'aventures, entre dix-huit et... quand je n'étais pas opérée... entre dix-huit et... paradoxalement, je me suis calmée après l'opération avec ça... entre dix-huit et vingt-sept ans. Je ne me servais pas de mes organes génitaux

Changer de sexe et de sexualité

masculins. J'étais passive. J'étais dans cette espèce de quête, c'est-à-dire que, pour moi, qu'un homme me désire, pour moi, voulait dire que j'étais une femme. En gros, c'était ça. Donc, plus souvent ça se passait, mieux c'était. Et si possible, des hétéros. [...] Ça, c'est un truc dont il faudrait que les trans' arrivent à sortir. C'est très limitant. Mais bon, il faut être indulgente aussi. C'est vrai que quand on a ce parcours-là, ça fait quand même très plaisir de voir un bel homme se retourner sur vous et vous faire un sourire. On se dit : "J'ai quand même réussi quelque chose malgré tout." » (Giulia)¹⁷.

TABLEAU 4. – **Attrirances des hommes et des femmes trans' selon le sexe et le niveau de diplôme**

Attrirances	Niveau bac ou inférieur		Études supérieures		Total		Test	
	n	%	n	%	n	%	X2	p
<i>FtMs</i>							7,1	< 0,05
Attrirance pour l'autre sexe	40	<u>90,9</u>	27	<u>67,5</u>	67	79,7		
Attrirance pour le même sexe	3	<u>6,8</u>	10	<u>25</u>	13	15,5		
Attrirance pour les deux sexes	1	2,3	3	7,5	4	4,8		
<i>MtFs</i>								NS
Attrirance pour l'autre sexe	74	52,9	42	40,8	116	47,7		
Attrirance pour le même sexe	51	36,4	51	49,5	102	42		
Attrirance pour les deux sexes	15	10,7	10	9,7	25	10,3		
Total							6,6	< 0,05
Attrirance pour l'autre sexe	115	61,8	69	48,2	184	55,9		
Attrirance pour le même sexe	55	29,6	61	42,7	116	35,3		
Attrirance pour les deux sexes	16	8,6	13	9,1	29	8,8		

Champ : Hommes et femmes trans'.

Effectif : 329.

Lecture : Parmi les *FtMs* diplômés du supérieur, 67,5 % déclarent être attirés par l'autre sexe.

Source : Voir Figure 1.

Si toutes les femmes trans' en passent par l'hétérosexualité, cette dernière ne s'accompagne pas toujours d'une telle réflexivité. Giulia est directrice adjointe d'un cabinet de conseil. Elle est fille d'un père cadre dans les assurances et d'une mère chercheuse en biologie. Par le capital scolaire et social dont elle bénéficie, elle semble sensibilisée à un discours féministe qu'il convient peut-être de tenir dans les milieux dans lesquels elle évolue. Mais bien qu'il faille se montrer émancipée vis-à-vis des hommes, Giulia admet être dépendante de leur regard, à travers lequel elle jauge sa féminité. Comme de nombreuses autres femmes aux ressources comparables, cette *MtF* fait face à des injonctions contradictoires, puisqu'elle est sommée de s'émanciper des hommes tout en restant séduisante à leurs yeux. Giulia n'avait que des partenaires masculins avant sa transition, mais celles qui ont eu des partenaires féminines par le passé en passent par le même processus. C'est le cas de Nathalie, qui n'a eu qu'un seul partenaire masculin au cours de sa vie, pendant son changement de sexe :

17. Giulia, 50 ans, directrice générale adjointe d'un cabinet d'études, née en Italie. Père : cadre dans les assurances. Mère : chercheuse (biologie). Enfants : non.

« Je me suis forgée dans ma féminité dans des stéréotypes pour le coup, en me disant : “Pour être femme, il faut que je sois avec un homme. Plus je serai avec un homme, plus je serai femme”, par opposition. Et là, je suis sortie avec un mec pendant quatre ans, Antoine. [...] Et j’avais l’impression que plus j’étais avec un mec et plus je me sentais femme. Dans des rôles. Je construisais. C’était de la construction là. Parce qu’être une nana, ça n’est pas juste une peau qui change et des fringues par-dessus. Ça va bien au-delà de ça. Il y a toute la construction sociale, réelle, que tu te fais. Et puis moi, il m’a aidée à passer toute cette transition, toujours dans le “je me sers de l’autre pour monter d’un cran.” » (Nathalie)¹⁸.

Pour Nathalie, cet épisode en tant que femme hétérosexuelle avait pour but d’asseoir un « rôle » de sexe. Son évolution vers le féminin s’est principalement fondée non pas sur les modifications du corps et de l’apparence, mais bien sur la « construction sociale, réelle » qu’est l’hétérosexualité. Matrice de la différence et de la hiérarchisation des sexes (Butler, [1990] 2006 ; Wittig, [1992] 2007), cette dernière représente un véritable point de repère pour les *MtFs* en début de transition. Cis’ ou trans’, les femmes sont davantage soumises à l’obligation à l’hétérosexualité que les hommes (Rich, [1980] 2010). Toutefois, le fait de se positionner par rapport à ces derniers n’est pas vécu par les *MtFs* comme un déclassement. L’hétérosexualité féminine comprend un certain pouvoir d’agir si elle est envisagée comme un développement de soi plus que comme une réponse à l’initiative d’un homme.

Au-delà de l’orientation hétérosexuelle, il y a des conduites qui sont particulièrement recherchées par les femmes trans’ au cours de la transition. L’acte sexuel de la pénétration réceptive, notamment, a une signification sociale forte (Bozon, 1999), comme en atteste le souvenir de Véra :

« Quand j’ai eu ma période travestie, j’avais besoin d’être pénétrée. Je trouvais que ça me rendait un sentiment féminin, la pénétration. Et puis ce comportement d’être dans les bras d’un homme, d’être caressée... Une fois, j’étais dans un sauna. J’avais une relation avec un homme. Je suis allée avec lui. Et là, le fait d’avoir une relation sexuelle avec lui et d’être, moi, en homme, ça ne me convenait pas. Je ne me sentais pas bien. J’ai besoin d’être une femme. Mais pas en homme, non, ça me dégoûte. » (Véra)¹⁹.

Dans son enquête auprès de travestis homosexuels au Mexique, Annick Prier (1998) avance que les positions sexuelles « active » ou « passive » ont une portée hautement symbolique du point de vue du genre. Être pénétrée contribue à forger la féminité. On note d’ailleurs que Véra fait la distinction entre « en » (homme) et « une » (femme), le « en » renvoyant à un rôle à jouer (masculin) et le « une » à son identification intime (féminine). Si Armelle Andro et Nathalie Bajos (2008, p. 310) observent un développement contemporain de la sexualité sans pénétration, elles rappellent malgré tout la « prégnance de la norme hétéro-pénétrative », qui semble en effet jouer un rôle essentiel dans la construction de la féminité des *MtFs*.

Le multipartenariat est une autre conduite sexuelle fréquente. Les partenaires masculins sont souvent nombreux pendant la transition. Le nombre de partenaires au cours de la vie est nettement supérieur chez les *MtFs* par rapport aux femmes en population générale. Les femmes trans’ n’ayant pas connu le travail du sexe déclarent en moyenne 14,7 partenaires masculins dans l’enquête de l’Inserm, contre 4,4 pour les femmes en population générale, tous partenaires confondus dans l’enquête CSF (Leridon, 2008). Le début de la transition est particulièrement intense. À ce

18. Nathalie, 55 ans, enseignante dans le secondaire, à la retraite, née en France. Père : technicien supérieur (fonctionnaire). Mère : contrôleur des douanes. Enfant-s : oui.

19. Véra, 62 ans, éducatrice sportive, née en France. Père : directeur d’auto-école, gérant d’une agence immobilière et d’un cabinet d’assurances. Mère : au foyer. Enfant-s : oui.

moment-là, les *MtFs* en passent souvent par le modèle que M. Bozon (2001) qualifie de « réseau sexuel » et qui se caractérise par une forte sociabilité autour de la sexualité. Comme beaucoup de *MtFs*, Aurélia s'est mise à fréquenter des lieux de rencontre à cette époque :

« Ça a été la bamboula [rires]. J'ai connu beaucoup de mecs [rires]. [...] Et tant qu'on est là, je l'avoue, j'avoue complètement ce passage-là, je suis allée dans un établissement à Paris, qui existe encore je crois, je ne veux pas le nier. Beaucoup de trans' n'aiment pas ce lieu-là. Ça s'appelle la Maison du Travesti, dans le 17^e. J'y allais pour... C'est là que je rencontrais des mecs. Ils venaient là pour... C'est un établissement où on prend un verre, ça permet aux personnes de sortir de leur quant-à-eux et d'exprimer leurs désirs. [...] J'ai vécu neuf mois, presque un an avec quelqu'un à ce moment-là, qui voulait, lui, aimait bien comment j'étais. [...] C'était une véritable relation où il venait chez moi, on passait des nuits ensemble. Entre celui-là et ceux que je voyais une fois, deux fois et puis après au revoir, il y en a eu, je ne sais pas... [rires], une quinzaine, vingtaine. » (Aurélia)²⁰.

La pratique du multipartenariat peut ici sembler paradoxale, les *MtFs* cherchant à valider leur appartenance de sexe par ce biais alors qu'il s'agit d'un comportement déprécié chez les femmes (Bozon, 2001). Mais, compte tenu de la mobilité sociale de sexe des femmes trans', cette conduite est moins comparable à son équivalent chez les femmes hétérosexuelles cis' qu'à une situation semblable chez les hommes homosexuels. Pour ces derniers, multiplier les expériences sur le « marché sexuel » (Pollak, 1982) apparaît parfois comme une expérience socialisatrice cruciale dans les débuts de la vie amoureuse (Schiltz, 1997 ; Adam, 1999). Chez Aurélia, ingénieure et fille de deux enseignant-e-s dans le secondaire, on relève toutefois une forme de culpabilité liée à ce qu'elle estime être un écart à la respectabilité des femmes de son rang (Skeggs, [1997] 2015). Cette tension entre des dispositions variées apparaît moins évidente chez d'autres *MtFs*, comme Anne :

« Je ne mets que des mini-jupes très très courtes et des talons aiguilles [rires]. À partir de là, ce sont des choses qui ne sont pas passe-partout. Je me fais draguer au feu rouge à Paris quand je suis arrêtée à un feu rouge. Mais c'est amusant. Généralement, les meufs qui s'habillent comme ça, on dit que c'est des putes. Mais ça me plairait qu'on me dise que je suis une pute parce que ça voudrait dire qu'on m'a assimilée en tant que fille. Ça serait une nouvelle étape [rires.] » (Anne)²¹.

Anne est cheffe d'entreprise, fille d'une médecin et d'un cadre commercial. Cette femme trans', qui bénéficie d'importantes ressources économiques mais d'un capital culturel plus restreint, adopte une posture qui peut apparaître subversive du point de vue des normes féminines. Anne revendique en effet le terme « pute », stigmaté suprême pour les femmes puisqu'il met en question leur vertu (Clair, 2012). Peu commun dans la population féminine, ce discours est vraisemblablement rendu possible par la structure de capital de cette *MtF*. Toutefois, bien que le détachement vis-à-vis des normes sexuelles féminines soit à géométrie variable parmi les femmes trans', il demeure favorisé par leur socialisation initialement masculine, au cours de laquelle le multipartenariat, qu'il soit hétérosexuel ou homosexuel, était moins préjudiciable. Compte tenu de leurs dispositions antérieures, certaines *MtFs* semblent considérer que ce comportement sexuel n'entame pas leur respectabilité. Sachant que cette dernière se construit généralement par comparaison avec d'autres femmes moins

20. Aurélia, 46 ans, ingénieure, née en France. Père : enseignant dans le secondaire. Mère : enseignante dans le secondaire. Enfant-s : oui.

21. Anne, 52 ans, cheffe d'entreprise (PME), née en France. Père : cadre commercial. Mère : médecin. Enfant-s : oui.

dotées en capital (Skeggs, [1997] 2015), les changements de sexe *MtFs* peuvent alléger certaines contraintes de genre comme de classe. Il n'en est pas de même chez les hommes trans'.

Se dire gay, une façon de se distinguer

Un certain nombre d'hommes trans' s'orientent vers l'homosexualité au fil du changement de sexe. Même si les *MtFs* sont en moyenne plus lesbiennes que les *FtMs* ne sont gays après la transition, cette évolution des orientations sexuelles des hommes trans' mérite attention. L'homosexualité – qu'elle soit réelle ou fantasmée – occupe une place bien plus importante dans les récits des hommes trans' que dans ceux des femmes trans'. Même ceux qui, comme Lucas, ne déclarent que des partenaires féminines après leur transition, insistent sur le fait que l'homosexualité est de l'ordre du pensable :

« En tant que mec aujourd'hui, j'ai des fantasmes gays. Je ne sais pas si, dans la réalité, c'est possible, mais en tout cas, dans ma tête et dans mon fantasme sexuel... D'un point de vue relationnel, émotionnel et amoureux, je ne me projette pas du tout avec un garçon. Je me projette avec des filles, mais pas avec un mec. Sexuellement, ça m'excite, dans le fantasme. Dans le concret, je n'en sais rien. Du coup, je ne me mets pas de barrière non plus. Je me dis qu'un jour, peut-être, ça se présentera. Au début, le fantasme en tant que mec, j'étais dans une position active. Et, petit à petit, je suis aussi dans un fantasme où je peux avoir envie d'être passif. Je peux avoir envie d'être pénétré. Je peux avoir envie de faire une fellation à un mec. Ce qui, jusque-là, était complètement inenvisageable. » (Lucas)²².

Pour les hommes trans', une fois le changement de sexe entamé, la sexualité avec ceux qui sont désormais leurs pairs devient envisageable. Ils ne craignent plus de se sentir réassignés au sexe féminin. Mais si cette aspiration à l'homosexualité est présente chez beaucoup, cela ne signifie pas qu'elle se concrétisera. Parmi les *FtMs* en couple qui se disent « plutôt ou uniquement » attirés par des hommes, 16,2 % sont malgré tout en relation avec une femme²³. Pour Lucas, avoir des relations avec une personne du même sexe demeure un fantasme qu'il n'est pas certain de réaliser un jour. Pourtant, à d'autres moments de l'entretien, ce *FtM* se dit « gay ». C'est également le cas de David qui, lui non plus, n'a jamais eu de partenaire masculin :

« Le fait d'être pédé, c'est déjouer quand même déjà quelque part une norme, et ça, ça ne me fait pas chier si on me prend pour un pédé dans la rue. Ça me fait chier par exemple qu'on me prenne pour un hétéro. Et en même temps, je sors avec des filles. C'est à double tranchant.

– Qu'est ce qui te gêne quand on te prend pour un hétéro ?

C'est juste l'hétérosexualité, ça me fait chier. C'est un système politique. C'est le gros cliché, mais en même temps, c'est tellement vrai. [...] Je le perçois comme une oppression très forte qui, personnellement, psychologiquement, me pèse, pas seulement politiquement. J'ai tellement un bagage militant qui m'empêche de prendre les choses à la légère. » (David)²⁴.

Comme Lucas, David est détenteur d'importantes ressources scolaires et culturelles. Fils d'une mère cadre supérieure en marketing et d'un père chef d'entreprise

22. Lucas, 30 ans, comédien, au chômage, travaille bénévolement en association (permaculture), né en France. Père : gérant d'entreprise (bâtiment). Mère : secrétaire. Enfant-s : non.

23. En revanche, parmi les *FtMs* en couple se disant « plutôt ou uniquement » attirés par des femmes, seulement 1 % sont en relation avec un homme.

24. David, 27 ans, étudiant dans une Grande école, né en France. Père : chef d'entreprise (PME). Mère : cadre supérieure (marketing). Enfant-s : non.

(PME), il a commencé une thèse en sciences humaines, qu'il a arrêtée pour entrer en école de cinéma. Ce sont les hommes trans' qui, comme eux, bénéficient d'un fort capital culturel – et, dans le cas de David, d'un certain capital militant, sachant que ce sont surtout les classes moyennes et supérieures qui s'orientent vers le militantisme (Nicourd, 2008) – qui expriment le plus d'aspirations à l'homosexualité. Ce phénomène témoigne sans doute moins des attirances homosexuelles des *FtMs* que de leur réticence à se dire hétérosexuels. Les hommes trans' vivant une promotion sociale, ils peuvent voir dans leurs nouveaux privilèges le reflet de leur oppression passée. Les frontières se franchissent rarement sans regarder en arrière : s'identifier et être identifié en tant qu'homme hétérosexuel – ou même parfois simplement en tant qu'homme – peut susciter une tension subjective chez des personnes qui ont été des femmes, *a fortiori* des femmes ayant auparavant refusé toute relation avec des hommes. Toutefois, ce résultat recouvre également des dimensions relatives à la classe sociale.

Revendiquer une masculinité non hétérosexuelle peut être une manière de se distinguer. Comme le montrent N. Bajos et Nathalie Beltzer (2008), c'est parmi les plus diplômé-e-s que l'auto-identification en tant qu'homosexuel-le ou bisexuel-le est la plus élevée. Par ailleurs, pour Wilfried Rault (2016) ou encore Sylvie Tissot (2018), les personnes appartenant aux classes moyennes et supérieures affichent une forte *gay-friendliness* de principe mais, pour autant, la tolérance n'est pas garantie dans la pratique. Dans le cas des hommes trans', le fait de se dire ou de se montrer gay – même quand ils ne le sont pas dans les faits – semble être, pour certains, une manière de signifier son appartenance de classe. Cette posture ne concerne pas tous les *FtMs*. Pour les personnes moins dotées en capitaux scolaire et culturel, elle fait même l'objet de certaines critiques. Fabien, étudiant en BTS vente et fils d'un lieutenant de police et d'une mère au foyer, n'apprécie pas ce qu'il considère être des contre-normes imposées par certaines franges de la population trans' :

« Y a des conflits de revendications, de tout ça, on n'a pas les mêmes idées et tu vois, pour préparer l'Existrans' [la marche annuelle des trans' en France], tu as les revendications qui sont les mêmes depuis un certain nombre d'années et puis là, pour la première fois, tu as les *queers* qui sont arrivés pour organiser l'Existrans', et vu qu'ils n'ont pas les mêmes revendications... Dans le fond, y a un choc des cultures, enfin je ne sais pas si c'est le mot... C'est que si tu veux ils sont les premiers à... Ce qui m'énerve c'est qu'ils prônent des trucs et qu'ils font l'inverse. C'est : faites ce que je dis, pas ce que je fais. Moi c'est le regard que je porte là-dessus. Genre, quand tu dis "oui il faut respecter tout le monde, il faut que tout le monde s'aime" et que tu tapes dans les hétéros, tout ça... comment dire... vouloir des autres qu'ils nous respectent et dire après "ouais les hétéros, les hommes les femmes qui se disent binaires c'est de la merde". Ben excuse-moi quoi. » (Fabien)²⁵.

Fabien nomme « *queer* » les personnes qui ne se considèrent ni homme ni femme. Aussi appelé-e-s « non-binaires » (Trachman et Lejbowicz, 2018) – en référence à la binarité homme/femme –, ces personnes peuvent, d'après lui, décrier l'hétérosexualité en ce qu'elle se fonde sur la différence et la hiérarchie entre deux et seulement deux sexes. Dans le milieu associatif trans', Fabien perçoit une norme de non-binarité et de non-hétérosexualité, alors que lui-même se considère binaire et hétérosexuel. Or, il est à noter que les personnes qui se disent non-binaires ou *queer* sont pour beaucoup assignées au sexe féminin, jeunes et fortement diplômées (Beaubatie, 2019b), bien que souvent déclassées (Trachman et Lejbowicz, 2018). Ces personnes sont aussi

25. Fabien, 19 ans, étudiant en BTS vente, né en France. Père : lieutenant de police. Mère : au foyer. Enfant-s : non.

celles qui militent le plus : 45,8 % de ceux et celles qui s'identifient autrement que comme « homme » ou comme « femme » déclarent militer dans une association trans', contre seulement 20,3 % de ceux et celles qui se retrouvent dans ces catégories. Ce que Fabien expérimente ici peut ainsi relever d'une violence symbolique de classe qui prend la forme d'une injonction militante à la subversion sexuelle et de genre. Cette injonction n'a pas ou peu d'équivalent chez les *MtFs* (Beaubatie, 2016). Dans les milieux trans', étroitement liés aux milieux féministes, seuls les *FtMs* sont enjoins de prouver qu'ils ne sont pas devenus des complices de la domination masculine. Or, afficher une masculinité « subordonnée » (Connell, [1995] 2014), à savoir l'homosexualité, apparaît comme un moyen de se distinguer d'une masculinité « hégémonique » parfois jugée archaïque dans un contexte de développement des mobilisations féministes et LGBT. De ce point de vue, les masculinités qui semblent non hégémoniques peuvent, malgré tout, contribuer à maintenir certaines formes de domination (Demetriou, 2001). Par ailleurs, si l'homosexualité masculine est parfois un marqueur de classe, l'homosexualité féminine, elle, ne confère pas de statut particulier : la distinction sexuelle ne se décline qu'au masculin.

*

* *

Les changements de sexe sont indissociables de certains changements sexuels. En cela, les parcours trans' constituent un bon observatoire de l'enchevêtrement du genre et de la sexualité. Parce que quitter le sexe masculin est socialement inconcevable, nombreuses sont les femmes trans' qui tentent d'abord de se résoudre à mener une vie rangée en tant qu'hommes hétérosexuels. Les autres sont brièvement gays, une orientation sexuelle qui a l'avantage de maintenir les apparences de la masculinité. Les futurs *FtMs* eux, sont presque tous lesbiennes avant la transition, et cette orientation leur permet au contraire de s'extraire partiellement de leur sexe d'origine sans être inquiétés. *In fine*, seules les femmes hétérosexuelles n'envisagent jamais de transitionner. Les femmes qui refusent le sexe qui leur est prescrit ne semblent pas entrer dans la conjugalité hétérosexuelle, tandis que beaucoup d'hommes peuvent s'y résigner.

Si l'homosexualité émancipe davantage de la féminité que de la masculinité, l'hétérosexualité forge plus la première que la seconde. Cette hypothèse se confirme pendant la transition : les femmes trans' en passent toutes par une phase d'hétérosexualité, un phénomène sans équivalent masculin. Alors que beaucoup embrassent durablement cette orientation sexuelle, le groupe des *FtMs* tend à se gayifier. Pour les hommes trans', se dire homosexuels apparaît parfois comme une stratégie de distinction là où il s'agit d'une stratégie de protection pour les *MtFs* avant la transition. Ce sont principalement les *FtMs* ayant bénéficié d'importantes ressources scolaires et culturelles qui déclarent des désirs pour le même sexe. Les aspirations de genre comprennent des aspirations sexuelles qui sont aussi des aspirations sociales.

De ce point de vue, la sexualité, le genre et la classe pourraient être pensés au sein d'un seul et même espace. Mais, pour cela, il s'agirait déjà d'introduire certaines nuances dans la définition des orientations sexuelles et du genre, à l'image des travaux qui se sont penchés sur la complexité des catégorisations de classe (Bourdieu, 1979). Les orientations sexuelles sont plus complexes qu'un simple classement en tant qu'hétérosexuel-le d'un côté ou homosexuel-le de l'autre. Et, par ailleurs, la pertinence de ces notions peut se heurter aux évolutions contemporaines du régime normatif de

genre, dans lequel la bicatégorisation hommes/femmes ne va plus nécessairement de soi. Avec le développement des mobilisations féministes et LGBT, les normes se diversifient et la différence entre les sexes – et les sexualités – se fait de moins en moins explicite. Les transformations de l'ordre sexué ne signent pas la fin des significations générées de la sexualité, mais elles les amèneront sans doute à se recomposer.

Emmanuel BEAUBATIE

Institut national d'études démographiques (Ined)
133, boulevard Davout
75020 Paris

emmanuel.beaubatie@gmail.com

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ADAM P., 1999, « Bonheur dans le ghetto ou bonheur domestique ? Enquête sur l'évolution des expériences homosexuelles », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 123, p. 56-67.
- ANDRO A., BAJOS N., 2008, « La sexualité sans pénétration : une réalité oubliée du répertoire sexuel » dans N. BAJOS, M. BOZON (dirs.), *Enquête sur la sexualité en France*, Paris, La Découverte, p. 297-314.
- BAJOS N., BELTZER N., 2008, « Les sexualités homo-bisexuelles : d'une acceptation de principe aux vulnérabilités sociales et préventives » dans N. BAJOS, M. BOZON (dirs.), *Enquête sur la sexualité en France*, Paris, La Découverte, p. 243-272.
- BAJOS N., FERRAND M., ANDRO A., 2008, « La sexualité à l'épreuve de l'égalité » dans N. BAJOS, M. BOZON (dirs.), *Enquête sur la sexualité en France*, Paris, La Découverte, p. 545-576.
- BEAUBATIE E., 2016, « Psychiatres normatifs versus trans' subversifs ? Controverse autour des parcours de changement de sexe », *Raisons politiques*, 2, 62, p. 131-142.
- BEAUBATIE E., 2017, « Transfuges de sexe. Genre, santé et sexualité dans les parcours d'hommes et de femmes trans' en France », Thèse de sociologie, EHESS.
- BEAUBATIE E., 2019a, « L'aménagement du placard. Rapports sociaux et invisibilité chez les hommes et les femmes trans' en France », *Genèses*, 114, p. 32-52.
- BEAUBATIE E., 2019b, « L'espace social du genre. Diversité des registres d'action et d'identification dans la population trans' en France », *Sociologie*, 10, 4, p. 395-414.
- BEAUVOIR S. (DE), [1949] 1986, *Le deuxième sexe*, tome 2, Paris, Gallimard.
- BLANCHARD R., 1985, « Typology of Male-to-Female Transsexualism », *Archives of Sexual Behavior*, 14, 3, p. 247-261.
- BLANCHARD R., 1989, « The Concept of Autogynephilia and the Typology of Male Gender Dysphoria », *The Journal of Nervous and Mental Disease*, 177, 10, p. 616-623.

- BOZON M., 1990, « Les femmes et l'écart d'âge entre conjoints. Une domination consentie. II. Modes d'entrée dans la vie adulte et représentations du conjoint », *Population*, 45, 3, p. 565-602.
- BOZON M., 1999, « Les significations sociales des actes sexuels », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 128, p. 3-23.
- BOZON M., 2001, « Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les expressions de la sexualité », *Sociétés contemporaines*, 41-42, p. 11-40.
- BOZON M., 2016, *Pratique de l'amour. Le plaisir et l'inquiétude*, Paris, Payot.
- BOURDIEU P., 1979, *La distinction*, Paris, Éditions de Minuit.
- BROWN N., 2009, « "I'm in Transition too": Sexual Identity Renegotiation in Sexual-Minority Women's Relationships with Transsexual Men », *International Journal of Sexual Health*, 21, p. 61-77.
- BUTLER J., [1990] 2006, *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte.
- CHAUNCEY G., 1994, *Gay New York: Gender, Urban Culture, and the Making of the Gay Male World, 1890-1940*, New York (NY), Basic Books.
- CHETCUTI N., 2010, *Se dire lesbienne. Vie de couple, sexualité, représentation de soi*, Paris, Payot.
- CLAIR I., 2012, « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », *Agora débats/jeunesses*, 60, 1, p. 67-78.
- CLAIR I., 2013, « Pourquoi penser la sexualité pour penser le genre en sociologie ? Retour sur quarante ans de réticences », *Cahiers du genre*, 54, p. 93-120.
- CONNELL R., [1995] 2014, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam.
- COURT M., 2010, *Corps de filles, corps de garçons. Une construction sociale*, Paris, La Dispute.
- CRESWELL J., CLARK P., 2011, *Designing and Conducting Mixed Methods Research*, Los Angeles (CA), Sage publications.
- DARMON M., [2006] 2016, *La socialisation*, Paris, Armand Colin.
- DEMETRIOU D., 2001, « Connell's Concept of Hegemonic Masculinity: A Critique », *Theory and Society*, 30, 3, p. 337-361.
- DEVOR H., 1993, « Sexual Orientation Identities, Attractions, and Practices of Female-to-Male Transsexuals », *Journal of Sex Research*, 30, 4, p. 303-315.
- FERRAND M., IMBERT F., 1993, « Le longitudinal à travers quantitatif et qualitatif », *Sociétés contemporaines*, 14-15, p. 129-148.
- GADÉA C., MARRY C., 2000, « Les pères qui gagnent. Descendance et réussite professionnelle chez les ingénieurs », *Travail, genre et sociétés*, 3, p. 109-135.
- GIAMI A., BEAUBATIE E., 2014, « Gender Identification and Sex Reassignment Surgery in the Trans Population: A Survey Study in France », *Archives of sexual Behavior*, 43, 8, p. 1491-1501.
- HALBERSTAM J., 1998, *Female Masculinity*, London, Duke University Press.
- HÉRAULT L., 2010, « Usages de la sexualité dans la clinique du transsexualisme », *L'autre. Cliniques, cultures et sociétés*, 11, 3, p. 278-291.
- HÉRAULT L., 2013, « L'expérience transgenre : entre rupture identitaire et modalité d'action » dans R. FRYDMAN, M. FLIS-TREVES (dirs), *Ruptures*, Paris, Presses universitaires de France, p. 87-106.

- HINES S., 2006, « Intimate Transitions: Transgender Practices of Partnering and Parenting », *Sociology*, 40, 2, p. 353-371.
- IANTAFFI A., BOCKTING W., 2011, « Views from Both Sides of the Bridges? Gender, Sexual Legitimacy and Transgender People's Experiences of Relationships », *Culture Health and Sexuality*, 13, 3, p. 355-370.
- KANE E., 2006, « "No Way my Boys are Going to be Like that!" Parents' Responses to Children's Gender Nonconformity », *Gender and Society*, 20, 2, p. 149-176.
- LAHIRE B., 1998, *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan.
- LEECH N., ONWUEGBUZIE A., 2009, « A Typology of Mixed-Methods Research Designs », *Quality and quantity*, 43, 2, p. 265-275.
- LERIDON H., 2008, « Le nombre de partenaires : un certain rapprochement entre les femmes et les hommes, mais des comportements encore très différents » dans N. BAJOS, M. BOZON (dirs.), *Enquête sur la sexualité en France*, Paris, La Découverte, p. 216-242.
- LE TALEC J.-Y., 2008, *Folles de France. Repenser l'homosexualité masculine*, Paris, La Découverte.
- MARDON A., 2011, « La génération Lolita. Stratégies de contrôle et de contournement », *Réseaux*, 4-5, 168-169, p. 111-132.
- MEIER S., SHARP C., MICHONSKI J., BABCOCK J., FITZGERALD K., 2013, « Romantic Relationships of Female-to-Male Trans Men: Descriptive Study », *International Journal of Transgenderism*, 14, 3, p. 75-85.
- MIZOCK L., HOPWOOD R., 2016, « Conflation and Interdependence in the Intersection of Gender and Sexuality among Transgender Individuals », *Psychology of Sexual Orientation and Gender Diversity*, 3, 1, p. 93-103.
- NICOURD S., 2008, « Qui s'engage aujourd'hui ? Regards sociologiques sur la participation », *Informations sociales*, 145, p. 102-111.
- PLATT L., BOLLAND L., 2018, « Relationship Partners of Transgender Individuals: A Qualitative Exploration », *Journal of Social and Personal Relationships*, 35, 9, p. 1251-1272.
- POLLAK M., 1982, « L'homosexualité masculine, ou le bonheur dans le ghetto ? », *Communications*, 35, p. 37-55.
- PRIEUR A., 1998, *Mama's House, Mexico City. On Transvestites, Queens, & Machos*, Chicago (IL), The University of Chicago Press.
- RAULT W., 2016, « Les attitudes "gay-friendly" en France : entre appartenances sociales, trajectoires familiales et biographies sexuelles », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 213, p. 38-65.
- RICH A., [1980] 2010, *La contrainte à l'hétérosexualité et autres essais*, Carouge, Mamamelis.
- ROUYER V., ZAOUICHE-GAUDRON C., 2006, « La socialisation des filles et des garçons au sein de la famille : enjeux pour le développement » dans A. DAFFLON-NOVELLE (dir.), *Filles-garçons. Socialisation différenciée ?* Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, p. 97-137.
- RUBIN G., 1992, « Of Catamites and Kings: Reflections on Butch, Gender and Boundaries » dans J. NESTLE (dir.), *The Persistent Desire: A Femme-Butch Reader*, Boston (MA), Alyson Publications, p. 466-483.
- SCHILT K., LAGOS D., 2017, « The Development of Transgender Studies in Sociology », *Annual Review of Sociology*, 23, p. 425-443.

- SCHILT K., WESTBROOK L., 2009, « Doing Gender, Doing Heteronormativity: “Gender Normals”, Transgender People, and the Social Maintenance of Heterosexuality », *Gender & Society*, 23, 4, p. 440-464.
- SCHILTZ M., 1997, « Parcours de jeunes homosexuels dans le contexte du VIH : la conquête des modes de vie », *Population*, 52, 6, p. 1485-1537.
- SEDGWICK E., [1985] 1990, *Between Men: English Literature and Male Homosocial Desire*, New York (NY), Columbia University Press.
- SINGLY F. (DE), 1993, « Les habits neufs de la domination masculine », *Esprit*, 11, 196, p. 54-64.
- SKEGGS B., [1997] 2015, *Des femmes respectables : classe et genre en milieu populaire*, Marseille, Agone.
- STRYKER S., AIZURA A. (eds.), 2013, *The Transgender Studies Reader 2*, New York (NY), Routledge.
- TASHAKKORI A., TEDDLIE C., 1998, *Mixed Methodology: Combining Qualitative and Quantitative Approaches*, Thousand Oaks (CA), Sage Publications.
- THÉRON L., COLLIER K., 2013, « Experiences of Female Partners of Masculine-Identifying Trans Persons », *Culture Health & Sexuality*, 15, p. 62-75.
- TISSOT S., 2018, *Gayfriendly. Acceptation et contrôle de l’homosexualité à Paris et à New York*, Paris, Raisons d’agir.
- TRACHMAN M., LEJBOWICZ T., 2018, « Des LGBT, des non-binaires et des cases. Catégorisation statistique et critique », *Revue française de sociologie*, 59, 4, p. 677-705.
- WEST C., ZIMMERMAN D., [1987] 2009, « Faire le genre », *Nouvelles questions féministes*, 28, 3, p. 34-61.
- WITTIG M., [1992] 2007, *La pensée straight*, Paris, Éditions Amsterdam.

ABSTRACT

**Sex change and sexuality
Gendered significations in sexual orientations**

Sexuality is not widely explored in social science research on sex changes. Yet it plays a fundamental role in transition. Through a study based on interviews and a secondary analysis of a quantitative survey, this article argues that sexual orientations have gendered meanings that contribute to constructing or deconstructing social belonging to one sex category or another. Before transitioning, half of trans' women were heterosexual men, while trans' men were almost all previously lesbians. Over the course of the sex change many trans' women turn toward female heterosexuality, whereas many trans men turn to male homosexuality. Although heterosexuality shapes femininity more than masculinity, homosexuality provides greater emancipation from the former than the latter. However, sexual orientations also have class significations; for trans' men in particular, declaring oneself to be gay can be a form of social distinction.

Key words. GENDER – SEXUALITY – SOCIAL MOBILITY – CLASS BELONGING – MIXED METHODS

ZUSAMMENFASSUNG

**Geschlechts- und Sexualitätsumwandlung
Die Genderbedeutungen der sexuellen Orientierungen**

Die Sexualität wird in der sozialwissenschaftlichen Forschung zum Geschlechtswechsel wenig untersucht. Sie spielt jedoch eine vorrangige Rolle im Übergangsprozess. Begründet auf Gespräche und Sekundaranalysen einer quantitativen Untersuchung sagt dieser Artikel aus, dass die sexuellen Orientierungen Genderbedeutungen haben, die dazu beitragen, dass man zu einer bestimmten Geschlechtskategorie gehört oder nicht. Vor der Umwandlung war die Hälfte der transsexuellen Frauen heterosexuelle Männer, während die transsexuellen Männer fast alle Lesbierinnen waren. Im Verlauf der Geschlechtsumwandlung gibt es zahlreiche transsexuelle Frauen, die sich in Richtung der weiblichen Heterosexualität orientieren, während die Gruppe der transsexuellen Männer immer mehr „gay“ wird. Während die Heterosexualität vorwiegend Weiblichkeit als Männlichkeit bildet, emanzipiert die Homosexualität mehr von der Weiblichkeit als von der Männlichkeit. Die sexuellen Orientierungen haben jedoch gleichzeitig Bedeutung in Bezug auf die soziale Klasse: besonders für transsexuelle Männer, die sich als gay bezeichnen, liegt manchmal eine soziale Unterscheidungslogik vor.

Schlagwörter. GENDER – SEXUALITÄT – SOZIALE MOBILITÄT – KLASSENZUGEHÖRIGKEIT – MISCHEMETHODEN

RESUMEN

**Cambiar de sexo y de sexualidad
Significación de la orientación sexual según el género**

La sexualidad es un campo poco investigado por las ciencias sociales cuando se interesan en el cambio de sexo. No obstante, desempeña un papel primordial en los recorridos de transición. Apoyándonos en una encuesta por entrevistas y en el análisis secundario de una encuesta cuantitativa, planteamos en este artículo la afirmación de que las orientaciones sexuales tienen una significación de género que participa en el sentimiento de pertenecer o no a una categoría sexual u otra. Antes de su transición, la mitad de las mujeres trans eran hombres heterosexuales, mientras que casi todos los hombres trans eran lesbianas. A medida que van cambiando de sexo, muchas mujeres trans se orientan hacia una heterosexualidad femenina, cuando el grupo de los hombres trans entra en la comunidad gay. Si la heterosexualidad participa más en la elaboración de la feminidad que de la masculinidad, la homosexualidad emancipa más de la primera que de la segunda. Sin embargo, las orientaciones sexuales también tienen implicaciones en términos de clase: para los hombres trans en particular, afirmarse como gay a veces participa en una lógica de distinción.

Palabras claves. GÉNERO – SEXUALIDAD – MOVILIDAD SOCIAL – PERTENENCIAS DE CLASE – MÉTODOS MIXTOS